

La Mort de Pompée

Auteurs : Lesuire, Robert-Martin (1736-[1815])

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

47 Fichier(s)

Description & Analyse

TexteGENRE : Tragédie

Contributeur(s)

- Obitz-Lumbroso, Bénédicte (responsable scientifique)
- Walter, Richard (édition numérique)

Les mots clés

[Tragédie ; Réécriture](#)

Dossier génétique

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

GenreThéâtre (Tragédie)

Date de créationInconnue

Mentions légalesFiche : Bénédicte Obitz-Lumbroso, Équipe "Écritures des Lumières", Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).

Editeur de la ficheBénédicte Obitz-Lumbroso, Équipe "Écritures des Lumières", Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Lieu de dépôt

Information générales

LangueFrançais

Éléments codicologiques

La pièce est rédigée sur 24 feuillets de format 17 cm (h) x 11,5 cm (l). Ces feuillets sont numérotés par Lesuire à l'encre noire identique à celle du texte, en haut à droite au recto et en haut à gauche au verso depuis la page 1 jusqu'à la page 47. Cette numérotation est biffée et remplacée par la numérotation continue du conservateur, par feuillet, notée en haut à droite sur le recto de la page, à l'encre bleue, du feuillet « 193 » au feuillet « 216 » Ces feuillets sont cousus. L'écriture est régulière. Le texte présente peu de ratures mais des ajouts réguliers rédigés verticalement dans la marge. L'écriture est autographe.

Citer cette page

Lesuire, Robert-Martin (1736-[1815]), *La Mort de Pompée*Inconnue

Bénédicte Obitz-Lumbroso, Équipe "Écritures des Lumières", Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 18/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Lesuire/items/show/282>

Copier

Notice créée par [Bénédicte Obitz-Lumbroso](#) Notice créée le 09/08/2022 Dernière modification le 15/01/2025

143
La mort de Lompée
Tragedie du grand Corneille restaurée
Acte 1^{er} Premier

Scène 1^{re}
~~Protonotaire~~ Achorse, Charmion
~~et ses conseillers~~

Ach. (O vous de Lépatrie amie inseparable,
Aprenez, Charmion, l'histoire déplorable,
Je l'ai vu, Dieux cruels, j'ai trop long-tems vécu
L'heureux Cesar triompher de Lompée est vaincu.
Il vient, en s'échappant des plaines de Pharsale,
Gagner, pour son malheur, cette terre fatale,
Y chercher un asile auprès de notre Roi.
Hélas! il va périr, je le sens, je le voi.
Le Roi plein de fierté, de actance et d'irrité,
Va consulter le crime et la sceleratesse
Pour décider enfin comment il doit traiter
Le héros qu'en ses bras le malheur va jeter.
Vous sentez quels conseils odieux et sinistres
Vont lui donner ici ses odieux ministres.
On vient, Cher Achorse, allons loin de leurs yeux,
Allons pleurer ensemble et conjurer les Dieux.)

Scène 2^e

Protonotaire et ses Conseillers

Le Destin se declare et son arrêt sévère
Terrasse un gendre illustré aux pieds de son beau-père,
Quand les Dieux étonnés sembloient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osoient juger.
Ses fleuves teints de sang et rendus plus rapides
Par le débordement d'autant de parricides,
En débris de drapeaux et d'armes et de char,
Sur ses champs de vastes confusément apais
Et montagnes de morts, priées d'honneurs suprêmes
Qui font la nature à se baigner aux mêmes,

Il faut des braves dans nos cités
 et dans nos villes,

et dont les trones infects exhalent dans les vœux
 De quoi faire la guerre au reste des vivans,
 Sont les titres affreux de ce droit de l'épée.
 Qui, propice à César, a condamné Pompée,
 Ce chef du parti juste et cher à l'Univers, Ph.
 Que la fortune laide abandonne aux regrets
 De vient un grand exemple et laisse à la même
 Des changemens du sort une éclatante histoire.
 Il fut, lui qui toujours triomphant et vainqueur
 Vit ses prosperités égaler son grand cœur.
 Il fut dans nos cités, dans nos ports, dans nos
 Le contre son beau-père ayant besoin d'aides,
 La déroute orgueilleuse enchevêtre aux mêmes
 Ou, contre les Titans en trouvant le Dieux.
 Il croit que ce ^{grand} ~~cher~~ ^{l'un} ~~cher~~ au Dieu de la guerre
 Déjà sauveur du ciel, pourra sauver la terre,
 Et, dans son désespoir sans crainte semelant
 Va ^{servir de colonne au} ~~sauter~~ le monde chancelant.
 Mais Pompée avec lui porte le sort du monde,
 Et veut voir ce climat, que l'eau du Nil féconde
 Servir à la grandeur de sepulchre ou d'opium,
 Et relever la chute ou s'abîmer sous lui.
 Voilà l'objet, amis, qu'il faut ici résoudre.
 Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre,
 Antiqui vainqueur qui nous donna l'empire,
 S'il couronne le père, il expose le fils.
 Il faut le recevoir ou hâter son supplice,
 Le suivre ou le pousser au fond du précipice.
 L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
 Et je crains d'être injuste, ou d'être malheureux.
 Quoique je fasse enfin, la fortune en vain
 Ou m'aggrave aux dangers, ou m'offre à l'infamie
 C'est à vous de choisir, à vous de me moulter
 Quel parti vous et moi nous devons prendre.

Pompe est à nos pieds, César brillant de gloire ¹⁹⁴
 Va nous voir à nouilles, oser troubler la Vulturne,
 Un jour, pour les ciens, le plus fier Potentat
 Tréme à délibérer d'un si grand coup d'Etat.
 Souverain de Memphis, vous qu'Ayris inspire,
 Le qui voyez le Nil couler sous votre Empire,
 Laissez moi mesurer l'avis que je vous dois
 Sur vos vrais intérêts, & les règles des Rois.
 Quand on voit, par le fer, les choses décidées,
 La justice et le droit sont de vaines idées,
 C'est donc, pour être juste en ces occasions,
 Les forces qu'on balance, et non pas les raisons.
 Seigneur, du haut du trône apercevez Pompee,
 Voyez son sort contraire, et sa valeur trompée.
 César n'est pas le seul qu'il fuir en cet Etat.
 Il fuir et le reproche et les yeux du Sénat
 Dont, pour l'avoir suivi, le plus grand nombre étale
 Une indigne prière aux vautours de Pharsale,
 Il fuir Rome perdue, et tous les vrais Romains
 A qui, par sa défaite il met les fers aux mains
 Il fuir le desespoir des peuples et des Princes
 Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,
 Leurs États de trésors et d'hommes épuisés
 Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés.
 Autour des maux de tous, à tous leurs coups en butte,
 Il fuir le monde entier serré sous sa chûte
 La défendrez vous seul contre tant d'ennemis?
 L'espoir de son salut en lui seul étoit mis.
 Lui seul pouvoit pour lui, céder, alors qu'il tombe,
 Soutiendrez vous un faix sous qui Rome succombe,
 Sous qui reste abattu l'Univers foudroyé,
 Sous qui le grand Pompee a lui même ploie.
 Quand on veut soutenir ceux que le sort accable
 A force d'être juste, on est souvent coupable.

la la fidélité qu'on garde imprudemment,
 après un vain éclat, trouvant son châtiment,
 finis par un revers, dont les assauts terribles,
 Pour être glorieux n'en sont pas moins sensibles.
 Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux.
 Rangé vous du parti de César et de Dune,
 Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
 Puisqu'ils font les heureux, adressez leur courroux.
 Qu'ils soient leurs décrets, j'éclairez vous pour eux.
 Et, pour leur obéir, perdez la malheureux.
 Pressé de toutes parts des vagues océanes,
 il au lieu de nous tous fera fondre les restes,
 Et la tête qu'à peine il a pu dérober
 Au moment de périr, cherche avec qui tomber.
 Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime;
 Elle marque sa haine et non pas son estime;
 Il ne vient que vous perdre en gagnant votre port;
 Et vous poussez douter s'il est digne de mort!
 Il devoit mieux remplir nos vœux et notre attente,
 Offrir des vaisseaux la victoire flottante;
 Il n'en eût ni trouvé qu'à des hommes certains;
 Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'imprime au dedans
 Qu'en vain il s'adieu, et non à sa personne;
 Il a écrit à César ce que la loi ordonne,
 Et, de ce même fer pour César destiné
 Je perds, en soupirant, son cœur infortuné.
 Vous ne pouvez enfin qu'àux débris de sa tête
 mettre à l'abri sa veuve, et parer la tempête.
 Laissez nommer la mort un injuste attentat;
 La justice n'est pas une vertu d'État.
 Ce choix des actions ou mauvaises ou bonnes
 ne fait qu'anciester la foule des couronnes.
 Il devoit des lois consister à ne rien épargner,
 Et la timidité d'offrir l'art de régner.

Quand on craint d'être injuste, on a toujours à craindre
Se qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre
Fuir, comme un des honneurs, la vertu qui le pousse,
Se perdre dans scrupule au crime qui le sert.
Tel est mon sentiment, Achille & Septime
Pourront se décider sur quelque autre maxime,
Chacun a son avis, mais, quel qu'il soit le leur,
Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.
Achil. Seigneur, l'horin dit vrai; mais quoiqua de Pompée
Je vois et la fortune et la valeur trampa;
Je regarde son sang comme un sang précieux
Qu'un milieu de l'hardale ont respecté les Dieux.
Non qu'en un coup d'Etat je n'approuve la frime;
Mais, s'il n'est nécessaire, il n'est point légitime;
Lequel besoin ici d'une extrême rigueur?
Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
Mentez jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore,
Adorez le vainqueur si l'univers l'adore;
Mais quoique votre succès l'érige en immortal,
Cette grande victime est trop pour son autel,
Et sa tête immolée au Dieu de la victoire
Va couvrir votre nom d'une tache trop noire.
Ne le pas de venir suffir sans l'opprimer.
Ce parti modéré n'offre rien à Cléopâtre.
Combien vous lui devez par lui Rome à jamais
A fait rendre la sceptre au feu Roi Ptolomée;
Mais la reconnaissance et l'hospitalité
Sur les ames des Rois n'ont qu'un droit limité;
Quoique digne un monarque, eût-il sa couronne,
Il doit à ses sujets enor plus qu'à personne;
Et cesse de devoir, et de l'admirer son rang.
S'il ne peut s'acquiescer qu'aux dépens de leur sang.
A rompre de l'ailleur la faveur fut légère.
Qu'en l'air, ardoit l'empire en de l'air. Votre prout
Il vout de plier son crédit tout puissant,
Le vie croit en la gloire en la rétablissant
Il le servit enfin de la seule éloquence;
César, avec son or, eut bien plus d'influence.

Soudes mille talens. Pompée et les Diomides,
 Pour rentrer en Egypte étoient en froid honneur.
 Qu'il ne s'agit donc plus des services frivoles,
 Les priens de César Valant mieux que paroles,
 Et si c'est un bienfait à lui rendre au grand d'honneur,
 J'ai parlé pour vous, daignez parler pour lui,
 A ce titre, il sera payé comme il doit l'être;
 Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître
 Qui, tout vaincu qu'il est, brava le monde et moi;
 Dans vos propres états vous dicta la loi.
 J'en ai donc vos ports, mais épargnez sa tête
 Et le faire cependant maintenant est toute pitié;
 J'obéis avec joie et je le rendrai tel
 Qu'un autre en fin que moi portât les premiers coups.
 Sept. Romain, des deux partis, daignez, faites-moi juge
 Pompée sur vos états. Vaincu, cherchez un refuge;
 Vous pouvez, comme arbitre et maître de son sort,
 Le servir, le chasser, le livrer vif, ou mort.
 De ces quatre partis le premier est le plus juste,
 Souffrez que sous vos yeux, je balance le reste.
 Le chasser, c'en avouez faire un puissant ennemi,
 Sans obliger par là, les vainqueurs qu'à demi.
 C'en laisser à César, c'en avouez le succès,
 La suite d'une longue et difficile guerre,
 Dont peut-être tous deux également lesse,
 Leurrer et puis sur vous de vos lieux mauvais passés.
 Le livrer à César, c'est la même imprudence;
 S'il le voit dans des mains, on courra sa gloire;
 L'armant, non sans regret, de générosité,
 D'une fausse douceur et d'une vanité,
 Heureux de l'adorer en lui donnant la vie,
 Et de plaire par là même à Rome asservie;
 Mais forcé d'épargner l'objet de son courroux,
 Tous son dépit devra retomber sur vous.
 Il faut le livrer à un rival qui l'offense,
 En méritant ainsi la gloire et la honte de sa perte;
 Et du parti contraire en ce grand chef de trêve
 Prendre sur vous la honte, et lui laisser la vie.

ma

D. de

ach

D. de

D. de

Tels est le sentiment dont mon ame est frappée, 196
 On gagne ainsi César, on ne craint plus Pompée,
 mais ~~suivant~~ d'Achillas le conseil hardi & d'aveux
 C'est sans en gagner un, les révoquer tous deux.
 Néanmoins, pour plus la justice des causes,
 Excédons autrui qui roule toutes choses.
 Je me décide enfin, j'ai balancé les voies,
 Et de mon propre avis j'y vena joindre le poids.
 Assés et trop long-temps l'arrogance de Rome
 A cru qu'Étranger romain étoit plus qu'homme,
 Et battons son orgueil avec sa liberté.
 Dans le sang de Pompée étouffons l'infirmité,
 Brisons l'apui superbe où l'on espoir se fonde,
 Et donnons un tyran à ces tyrans du monde,
 Secondons l'édicte qui veut mettre aux fers,
 Et prêtens lui la main pour venger l'univers.
 Romptu de Viras, et ces Rois que tu braves,
 En que ton insolence oses traiter d'esclaves,
 Adoront César avec moins de flateurs,
 Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.
 Allez donc, Achillas, allez avec Septime
 Nous immortaliser par cet illustre crime,
 En il plaise au ciel ou non, l'aidant en le soudi.
 Pompée, il vint ta mort, puisqu'il t'a mené.
 Seigneur, jecrois tout juste alors qu'un Roi l'ordonne.
 Allez donc vous fêter d'admirer ma couronne,
 Et vous redonnez qu'en entrant dans vos mains
 Le destin de l'Égypte de celui des Romains.

Scene 3^e. Ptolomée, Photin
 Ah! Photin, je me abuse ou ma soeur est trompée,
 Ses vagues hâtent l'approche et l'abord de Pompée,
 Sachant que notre perle a remis dans ses mains
 Son volonte souveraine et ses derniers desseins,
 Elle a croie déjà son vaine maîtresse
 D'un sceptre partagé qu'elle a bonte lui laisse.
 Elle usurpe déjà dans son orgueil le espoir,
 La mort de son honneur doulge verra en sa gloire.

8 Et de mes droits sacrés orgueilleux de vitalité,
Même en la couronne et marquée d'égalité.
Ph. Seigneur, c'est un motif que je n'avois pas,
Qui devoit de Pompée arracher le trépas.
Il régleroit le sort de la guerre et du trépas
Suivant les volontés du feu Roi votre père.
D'un hôte et d'un ami l'ordre est sacré pour lui,
Je vous vous venger sans dépouiller aujourd'hui.
Car n'est pas que je sois capable en vous parlant de trépas,
Rompre les nœuds sacrés d'amitié fraternelle.
Dut-on me rendre compte de cela pour l'éloigner,
Car c'est me régner pour qu'il en devienne à régner.
Un Roi qui s'y refuse est mauvais politique,
Il détruit son pouvoir quand il le communique,
Et les raisons d'état... mais, Seigneur, la voici.

Scène 4.^e Les mêmes, Cléopâtre.

Clé. Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici!

Ph. J'attends dans mon palais, ce guerrier magnanime;

Et lui viens d'avoir achillé et septime.

Clé. Quoi! Septime et Pompée, à Pompée achillé!

Ph. Si c'est assez d'enfer, allez, laissez-les pas.

Clé. Qu'il pour la servir c'est trop qu'il s'en même!

Ph. Une femme, je sais garder l'honneur du diadème.

Clé. Si vous en portez un, ne vous en laissez pas

Que pour l'aider la main de qui vous la tenez;

Que pour en faire hommage aux pieds d'un grand

Ph. Au sortir du charlat est ce que l'on le nomme

Clé. fût-il en son malheur, de tous abandonné,

Il est toujours Pompée et vous à couronner.

Ph. Il n'en est plus que l'ombre, il couronne mon corps

Pour l'ombre à son travail, se le doit un salaire.

Qu'il aille, sur la tombe se poser tous ses droits;

Et recevoir le prix de ses rares exploits.

Clé. Oserait-il bien faire ainsi qu'on le traite!

Ph. Ne m'en souviens, ma sœur, mais j'y vais la faire

Clé. Cruel, si vous ne laissez au mépris.

Ph. Le feu de chaque chose ordonne et fait le prix.

Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage

Mais songez qu'en port même il peut faire naufrage

Clé. il peut faire naufrage, et même dans le port. 137
 Ciel! uniez-vous ou s'il est trop tard pour le port?
 Prot. j'ai fait ce que les Dieux m'ont inspiré de faire,
 ce que pour mes États, j'ai jugé nécessaire.
 Clé. Ah! Dieux! quel sort trop! Phœnix et son parih
 vous ont empoisonné de leurs lâches conseils.
 Ph. Ces ames, vil mélange de desist et de doute...
 Clé. C. sœur de nos amours, madame, je l'ai vu...
 Prot. Phœnix, j'ai parlé au Roi, vous parlez et réponds pour tous
 j'ai vu je n'ai baillé rien jusqu'à parler à vous.
 Ph. Excusez et souffrez un amour trahison.
 Mon cœur vous rend justice et je connais la haine.
 Clé. Il est ma sœur, j'ai vu, mais pas repartir.
 Ah! si il est, tous deux en vous en si parlant...
 A franchir, vous d'un autre de leur tyrannie,
 Rapidez la tête par leurs conseils bannis;
 Contre votre cœur, c'est un, c'est un voir
 Qu'il est pire que sans des hommes de Roi.
 Prot. Quel d'un frivole esprit déjà préoccupé,
 Vous en parlez, en Rome, en protégeant Pompée
 Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil redoublé
 fait agir l'intérêt sous le nom de vertu!
 Ah! confessez, ma sœur, que vous l'avez vu, vous l'avez
 Sans le vain testament du feu Roi notre père.
 Ce Romain vous l'a porté. Clé. et vous, sachez de moi
 Quel est le sort de cette ma sœur, si la loi
 En que si l'invité en l'histoire préoccupé
 J'agis pour l'un et non pas pour Pompée.
 Apprenez mes secrets que je ne veux cacher,
 Et ce que, de Rome, j'ai dû me reprocher.
 Quand ce peuple insolent qui s'enferme Alexandre
 fit quitter au sein de son trône la patrie,
 Et que, jusqu'à dans Rome, il alla du trône
 Solliciter l'apui contre un tel attentat.
 Il nous vint tous deux pour gagner son suffrage,
 Vous, encore plus que moi, moi, déjà dans usage
 Où, à peu d'abandon, j'ai vu de l'usage
 De quel qu'il est, n'ai sans fait de briller mes yeux.

César enfus épris, ou du moins y eut la gloire
 De le voir hautement donner lieu de le croire,
 Et moi, voyant contre lui le bras irrité
 Il fit agir Pompée et son autorité.
 Ce héros nous servit à sa seule prière,
 Le sort les ad epris, croisés dans leur carrière.
 Des bienfaits de César C'en vous qui jouissez;
 mais, pour ce noble amant, ce n'est pas assez
 après avoir pour nous employé ce grand homme,
 Qui nous gagnas soudain toutes les voix de Rome,
 il voulut leconder ses généreux efforts,
 Et nous ouvrit son cœur avec tous ses trésors
 nous eumes, de ses fers eumes dans leur naissance
 Les ressorts de la guerre et ceux de la puissance,
 Le bel mille talents qui lui sont dus eumes
 nous raviront l'Egypte acquiescée son or.
 Le Roi, près du tombeau, plein de ce don suprême,
 Daigna m'associer aux droits du diadème,
 Et soudain arrêta vous im posala loi
 De me rendre un pare de ce qu'il tint de moi.
 C'est ainsi qu'ignorant d'où vient ce grand service,
 vous appelez, ferez ce qui n'est que justice,
 Et l'accusez eumes d'une ardeur le dévotion.
 Quand, du ton que il me doit, il me dit la mortelle
 Et la fable est, je l'avoue, tissée avec adresse.
 C'est César bientôt arrivant, ce n'est la promesse,
 Et peut-être aujourd'hui votre orgueil étouffé
 Verra que jamais vous n'aurez, soupçonné,
 Ce n'est pas sans sujet que je parlois en vain.
 Je n'ai vu de vous que me prêter qu'il aime,
 Et de me parer du trône indigne ravisseur.
 Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en Roi.
 Pour me soustraire même à des coups plus sinistres
 Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,
 Et craindre de leur parer la fureur la prison;
 mais Pompée ou César m'ont bien fait raison
 L'un ou l'autre à mon front rendra le diadème,
 Malgré votre honte, et votre achilles même.

Cependant mon orgueil vous laisse à déviler 11
198

Quel étoit l'intérêt qui me faisoit parler.

Scène 5. Ptolomée, Photin.

Ptol. Que dites-vous, amis, de cet excès d'audace?

Ph. Quel aud'orgueil m'étonne et prouve méconnaissance,
Je ne daïs qu'en prendre, et mon cœur étonné
D'un secret qu'aujourd'hui il n'auroit soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne serois-je à lui qu'avec inquiétude.

Ptol. Saurons-nous Pompée? Ph. il faudroit faire effort,
Si nous l'avions saisi, pour le rendre à la mort.
Cléopâtre vous hait, elle est fière, elle est belle,
Et si l'heureux César est enflammé pour elle,
La tête de Pompée est l'unique prétexte
Qui vous force, entre elle, un appui suffisant.

Ptol. Dangereuse Syène, elle a trop d'artifice.

Ph. Son artifice est peu contre un si grand dessein.

Ptol. Mais, si tout grand qu'il est, il cède à ses appas,

Ph. il faudra la flatter, mais ne m'en croyez pas,
Et pour mieux en pénétrer qu'elle ne vous opprime
Consultez sur ce point Achillas et Septime.

Ptol. Allons, du haut du Phare, observés sur les flots
Comment ils vont trancher les destins d'un héros.

Acte Second

Scène 1. Cléopâtre, Charmion.

Ne m'importe plus tant l'état de ma conquête.

L'impétueux César à mes genoux s'arrête.

Mais, toute à la vertu, j'ai vu ce que mon cœur

Pour devoit au vaincu, quoiqu'il eût dû vainqueur.

Aussi, comme l'honneur sans une ame trop haute

Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute?

Ce seroit le traiter avec indignité.

Quid'aspirer à lui par une lâcheté?

Quoi! pour le grand César vous voudriez frapper?

Et vous voulez qu'on arme en faveur de Pompée?

Qu'on ose le défendre, et par un prompt secours

De l' destin de Pharsale arrêter l'heureux cours!

Ah! l'amour sur votre ame a bien pu de puissance

Les premiers ont cedon de leur noble naissance.

En leur ame, en leur sang, prend des impressions
 Et on voit, sous leur vertue, ranger leurs passions.
 Leur générosité soumet tout à leur gloire.
 Tous est noble dans eux quand ils daignent se croi-
 re, si l'on voit en eux, quelques dévotemens.
 C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentimens.
 Ce malheur de Pompée achève la ruine.
 Le Roi l'eût évité, mais Phocas l'assassine.
 Il en croit ce complot et se montra sans foi,
 Si l'on croyoit son amant, il agitoit en Roi.
 Ch. Ainsi donc de ses bras l'amaute et l'ennemi...
 Ch. J'ai vu garder une flamme exempte d'infamie,
 Un cœur digne de lui. Ch. Vous possédez l'excuse,
 Ch. J'oserois le prouver, Ch. mais le savez vous bien.
 Ch. J'ai vu qu'une Princesse aimant la Reconnais-
 sance, de quelle aimant, est sûre d'être aimée.
 Lequel, du plus beau feu, son cœur fut-il épris,
 On ne la voit jamais s'exposer au mépris.
 A l'aspect de ses Dieux, au pied du Capitole,
 J'enflammai ce grand homme, et de ses bras son idole,
 Et, depuis cette époque, eut tout tance les courtes
 Et apportent en triomphe ses vœux et ses lauriers.
 Partout en Italie, aux Pyramides, en Espagne,
 La fortune le suit, et l'amour l'accompagne.
 A ses pieds triomphant il semble se prosterner
 Toutes les Nations qu'on lui voit enchaînées.
 Et de la même main donc il quitte l'Épée
 Pour embrasser ses amis de Pompée,
 Et me peindre ses soupçons, et d'un style exprobratif
 Dans son Champ de Victoire il se dit mon captif.
 Oubliant tout victoire, il m'écrit de Phocade,
 Et si d'une diligence à la flamme est égale,
 Ou plutôt, si la main ne s'oppose à son feu,
 L'Égypte la va voir en l'assaut de ses fureurs,
 Il accourt, et l'armure, jusqu'à dans nos murailles,
 Chercher, au pied de moi la proie de ces batailles,
 M'offrir toute la gloire, et soumettre à mes loix
 Ce complot et cette main qui commande aux Rois,
 Et me ravir mille ans de gloire de la guerre
 Pour en un malheur d'un maître de la terre.
 Ch. J'oserois donc adorer qu'il soit dit que l'on appas-
 sionne d'un pouvoir dont il n'usait pas.

Et quel grand César n'aura point à se plaindre, 13
 S'il n'a pour tout malheur, que vos dédains à craindre.
 Mais quelle est votre attente, et que prétendez-vous,
 L'unique d'une autre femme il est déjà l'époux,
 Et qu'avec Calpurnie unpairable hyménée
 Perdus l'élus Lactius tient son ame enchaînée.
 Clé. Le divorce aujourd'hui commence, les Romains
 Peuvent vaincre, en masquant tous ces obstacles vains,
 Ces usages, l'usage, et l'univers publie
 Ch. Qu'il voie à ces devoirs l'honneur Calpurnie.
 Clé. Par cette même voie il pourra vous quitter.
 Peut-être mon bonheur Lactius m'en l'arrêtera.
 Peut-être de mon cœur l'adresse captieuse
 Lactius m'en captivera cette ame ambitieuse.
 Mais laissons au hasard ce qui doit arriver.
 Achetons ces hymens, s'ils le peut acheter,
 Ne dirons-ils qu'un jour, ma gloire est plus qu'humaine
 D'être du monde un jour du moins l'arbitraire.
 J'ai de l'ambition, mais, soit vice ou vertu,
 Mon cœur sous son pouvoir que bien être abattu.
 J'aime un penchant si noble, et le nomme sans cesse
 La seule passion digne d'une priresse,
 Mais j'exhale à la gloire, à l'âme des passions,
 Quelle ment sans honte au comble des grandeurs,
 Et j'ai de l'aveu alors que la gloire
 Nous présente le tronc avec l'ignominie.
 Ne t'étonne donc plus, chérubin, de me voir
 Défendre en vain l'empire, et suivre mon devoir.
 Tu pourras rien de plus dans mes douleurs craindre,
 Je te hôte en secret à fuir loin de nos rives.
 Je voudrais qu'un orage, se levant sur l'air vain,
 M'enlevât lui l'attachant aux mains des bouffons,
 Mais je vois resté le fidèle Achoree, 14
 L'as qui s'achève et j'ai été éclairé.
 Scène 2. Cleopâtre, Achoree
 Clé. Ah! Dieu, en est-ce fait, ce malheur
 Sont-ils déjà quittés d'un sanglot gémissant?

Quel malin, c'est fait, c'est dit, quel comble d'outrage,
 Ah, j'ai couru, par vos ordres, au malheur de vos rivages,
 De plus grands mortels j'ai vu traverser le sort,
 J'ai vu, dans son malheur, la gloire de la mort,
 Et, puisque vous voulez qu'il y ait tous rancune
 L'histoire de sa fin qui nous couvre de honte
 Et tout, admirez, et de plus long des maux.
 L'ancre est loin du port, elle a vu le vaisseau
 De là, croyant nous voir, se jeter nos galères,
 Il pensait que le Roi touché de ses misères,
 Par un bon sentiment d'amour se d'écarter
 Les tentes d'outrage, le Roi se voit;
 Mais ne voyant venir qu'un air de guerre, le malin
 Qui portait une sorte d'indécence et de profane,
 Il s'aperçut aussitôt la trahison du Roi,
 Et se laisse affaiblir par une ombre d'effroi.
 Enfin, voyant ses bords et notre flotte en armes,
 Il condamne en son cœur les trop justes alarmes,
 Et réduit tous des vains, en se jettant en mer,
 À ne regarder pas Cornélie et son Roi.
 1. Chère mort, dit-il, si ex posons que ma tête
 À la corruption que l'Égypte en a faite,
 Et tandis que moi-même, j'en courrai les dangers,
 Songe à prendre la suite afin de mes vœux.
 Le Roi qui nous garde une foi plus sûre,
 Chez lui tu trouveras ce que je te propose,
 Mais, quand ils seraient tous victimes du trépas,
 Caron respire encore, ne desespère pas.
 Tandis que lui-même en se jettant en mer,
 Il se voit aborder par la banque d'outrage.
 Septième de la suite, lui tendant la main,
 Le d'Alme l'empereur en langage Romain,
 Et, comme de suite du trop jeune Monarque,
 Passe, dit-il, Seigneur, passe dans cette barque;
 Les bords de la mer sont en état de vous servir,
 Rendront l'air à l'air à de plus grands vaisseaux.

Pompée, avec portie, voit ce mensonge infâme, 75
 Il reçoit les adieux des d'uns et d'une femme.
 Leur défaut de lacharme et d'arance au trépas
 Ayant le même front qu'il donnoit des traits.
 La douce majesté sur son visage empreinte
 Entre des assassins montre qu'il est sans crainte.
 Sa vertu toute entière à la mort le conduir.
 Son a franchi l'Philippéen le seul qui le suit.
 C'est de lui que j'ai vu ce que j'ai vu de dire.
 Mais y en a-t-il la reste, et mon cœur en soupire,
 Il croit que César, à de si grands malheurs,
 Ne pourra refuser des soupçons ni des pleurs.
 Achille sans réserve, o Villard vénérable,
 L'histoire d'une mort à jamais déplorable.
 Achille, du l'âme, et du bord nous les voyons venir,
 Sans que pas un d'eux n'ait d'aucun l'entrevue.
 Ce moment lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
 Dès qu'on a vu au port, on l'invite à descendre,
 Il se lève, et d'abord pour signal d'achilles,
 Derrière ce héros lève son contalant,
 Septime et trois des liens, lâche enfans de Rome,
 Portent à coups pressés, la teinte d'un grand homme,
 Tandis qu'achilles même, éperdu de l'horreur
 De ces vides forcenés admire la fureur.
 Vous qui l'avez la terre aux pieds des cieux,
 Si vous venez, la mort, Dieux, épargnez nos villes.
 Il n'y a que rien d'impie, ne voyez que les maux,
 Le premier de l'Egypte est l'œuvre des Romains.
 Mais que faire si qu'on le brise qu'on outrage?
 Achille, de l'air de l'air il couvre son visage,
 Selon de l'air barbare en un temple obéit.
 Il refuse de voir le fait qui le trahit,
 Commande d'un coup d'œil, contre une telle offense,
 Et en crainte d'implorer son aide on le voit en vain.
 Aucun ne peut le voir, à l'heure d'achilles.
 Ne le montre, en murmurant, digne d'être frappé.
 Ainsi, perit l'idole et le héros de Rome.
 Le son de son sang est celui d'un grand homme.
 La mort compant alors le fait de l'air de l'air.
 Le fait de l'air de l'air aux pieds des assassins.
 Sur le bord de l'esquif la tête en l'air se voit.
 Le fait de l'air de l'air indignement se voit.

Passe, au bout d'une lance, en la main d'Achilles,
 Comme un trophée illustre après de grands combats.
 En abordant à terre, un ministre exorable
 Jette au loin dans la mer la cadavre honorable,
 Le corps mutilé du plus grand des héros
 A vu le sang du hazard, et des vents, et des flots.
 Cornélie, de loin, du port souffrant sparsalle,
 Par ses cris déchirans elle y veut mettre obstacle,
 Défend d'ouïr le bruit de la prise et du geyra,
 Luit, n'osant plus rien, lors les rivaux aux vagues,
 En sont la proie des vagues dont elle est pour suivie,
 Tombant sans mouvement et peut-être sans vie,
 Soudain, pour la sauver à nos vœux et efforts,
 Ses rochers empruntés l'éloignent de nos bords;
 Mais la fuite est peu sûre, et l'infame septième,
 Quite veut cultiver la mort d'un prince,
 S'insinuant de la mer, s'élève au port,
 Et pour lui, sur les vagues, l'empêcher de mourir.
 Cependant Achilles portait son vicieux conquérant,
 Tous le peuple fuissent, et des vagues la tête
 Un affreux général offrit à l'indigne bras,
 Des abîmes ouverts pour priver ce héros,
 L'autre eut le tonnerre (chaque de figure)
 Et l'un d'eux effraya l'autre, la nature
 Tout à l'excès du fort fit annoncer victoire
 Des châtiments soudains et l'excès de l'horreur.
 Mais Philippe à l'écart, monté sur la rivage,
 Dans une ame fertile un glorieux courage,
 Examine en tremblant, d'un oeil officieux,
 Où les flots vengés cadrent pour prandre,
 Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'on dit on dit
 Dans quelque urne ou dans quelque vase d'airain
 Et d'un peu de poussière, et de quelques incense,
 Et d'une tombe au plus grand des humains.
 Cependant vers l'Afrique on porta le corps (Cornélie)
 On vit d'ailleurs César venir des Indes.
 Une flotte parait qu'on a peine à compter.
 C'est lui-même à bord d'un vaisseau d'acier.
 Trembler, voir, se débattre, et voir venir la foudre.
 J'ai des armes au feu pour vous l'offrir en poudre.

C'estas vintz je suis Reine, et Pompée est vengé, 17
 La Tyrannie a prise, et la Sorcellerie changée.
 Déplorons cependant le destin des grands hommes,
 Et voyez ce qu'ils sont, de nous ce que nous sommes.
 Ce Prince d'un Sénat maître de l'univers
 Dont le bonheur sembloit au dessus des vices,
 Lui que Rome avoit vu, plus craint que les tonnerres,
 Triompher, entre trois fois, des trois parts de la terre,
 Qui voyoit à ses yeux des rois de hautes hautes,
 L'un et l'autre courut sous ses étendards,
 Si tôt qu'un malheur sa fortune est suivie,
 Les monstres de l'Egypte ordonnent de sa vie.
 On voit un Astillas, un Septime, un Ptolemée
 Arbitres souverains d'un si noble destin,
 Un Roi qui, de ses mains a réglé la couronne
 A ces portes de son lâcheisme l'a abandonné.
 Ainsi finit Pompée, et par là même la mort
 Un jour au grand César prépare un même sort.
 Rendez l'augure faux, Dieux qui voyez mes larmes,
 Et secondes par tous vus de ses armes.
 Mais amenez le Roi d'Égypte, il pourra vous servir.

Scene 3. (Cléopâtre, Ptolémée, Charmion)

Ptol. Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir
 Ma Sœur? Clé. oui je le sais, le grand César a vaincu.
 Sous les loix d'un Ptolemée je suis plus captive.
 Ptol. Vous haïssez toujours ce fidele sujet. Clé. non.
 Ptol. Quel projet formez-vous de son projet? Clé. je n'en ai
 Ptol. Quel projet formez-vous de son projet? Clé. je n'en ai
 Clé. j'en ai beaucoup d'offrir, j'en ai plus à craindre.
 Ptol. Si vous daigniez souscrire à tout ce qu'il propose.
 Clé. Si je suis ses conseils, je ne connois la prudence.
 Ptol. Si je suis ses conseils, je ne connois la prudence.
 Clé. Si je suis ses conseils, je ne connois la prudence.
 Ptol. Pour le bien de l'État tout est justifié en un Roi.
 Clé. Ce genre de justice est à craindre pour moi.
 Ptol. apprenez-moi par quel moyen je puis vous servir.
 Clé. j'en ai plus à craindre, Pompée.

Pt.

1

24

1

10

1

2.

五

40

三

五

27

10

Ptol. J'ai suivi ton conseil; mais, plus j'ai flattée,
Plus, jusqu'à l'insolence, elle s'est emportée,
Tellement qu'il m'a de tant d'indignité,
J'allois enfin passer à quelque indignité extrême;
Forcé par des soupçons, j'allois perdre de vue
De César son soupçon l'avisée impertuë,
Et la mettre en état, malgré ce grand appui,
De se plaindre à Pompée au paroxysme qu'à lui.
L'arrogance! à l'encourir elle est ma souveraine,
Puis! César en croit son orgueil et sa haine,
Si du feu du héros elle en fait le seul objet.
Moi, son frère et son Roi, je deviens son sujet.
Non non prévenons la. C'est faiblesse d'attendre
Le mal qui vient à nous sans nous en défendre.
Otons lui les moyens de plaindre et de régner,
De nous braver sans crainte, et de nous dédaigner;
Si nous ne pouvons pas qu'il donne à son amour,
Pour prix d'un seul regard, nous le sceptre et nos couronnes.
Pho. Seigneur, ne donnez point de prière à César
Pour attacher l'Egypte à l'orgueil de son char.
Ce cœur ambitieux qui, par toute la terre,
Va cherchant à porter l'esclavage et la guerre,
Enflé de sa victoire et du vassallement
En une femme offensée inspirera son amant,
Et quoique vous n'ayez fait que vous rendre justes,
D'un fureur à votre amour ferons le sacrifice.
Et, pour l'admettre et les vôtres à vous,
Vous feriez un fort fait du plus juste courroux.
Ptol. Si Cléopâtre vit, si elle vit, elle est Reine.
Pho. Si Cléopâtre meurt, votre poste est certain.
Ptol. Je perdrais qui me perd, ne pouvant me sauver.
Pho. Pour la perdre, assurez-vous, il faut vous consoler.
Ptol. Quoi! pour voir sa tête au bout de son courroux,
Sceptre, si l'on fait enfin que ma main l'abandonne,
Laissez passer plutôt dans celle d'un vainqueur.
Pho. Vous l'abandonnez, mieux de celle d'un forger.

BIB. MUSEE
LAVAL

140.
 20 Quelque fuy que d'abord il lui fasse paroître,
 il parait bientôt et vous redote, maître.
 L'amour à ses parais, ne donne point d'ardeur
 Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.
 Il voit enuor l'Afrique et l'Espagne occupées
 Par Juba, Scipion, et les jeunes Rompées;
 Et le monde à ses loix n'est pas assujéti
 Tandis qu'il voit les débris d'un empire parti.
 Au fort de l'habitation, un grand capitaine
 Entendrait par son art s'il lui sied prendre haleine,
 Et donner le loisir à des courtois hardis
 De relever du coup d'ouï ils sont étouffés.
 S'il peut, le foudre en main, les vaincre et les détruire,
 il faut qu'il aille à Rome établir son Empire,
 Jouir de la fortune et de son attoutat
 Et charger, à son gré, la forme de l'Etat.
 Jugez, durant ce temps, ce que vous pourriez faire.
 Sûrement, voyez, et par ce tâche de lui plaire,
 Et lui de faire tout pour tousjours révenir,
 Sachez que le présent ne sçait l'avenir.
 Remettez, en de mains braves, le sceptre, couronne,
 Sans murmure ou de pitié souffrir, qu'il en ordonne.
 Sans doute, en ses décrets, il suivra d'un pas
 Le Volonté suprême et la dernière loi.
 La mort de son rival est d'ailleurs une dette
 Qui ne vous fait pas craindre une entière injustice;
 Mais, quoiqu'il fasse enfin, sachez d'y consentir,
 Admirez son art et le laissez partir.
 Letime au moins le pour de la vengeance;
 alors pour punir, l'audace et l'insolence.
 Jusques là repousser, ces transports violents
 Qui excitent d'un jour les mépris insolents.
 Les braves de son fin sont de discours froids, des,
 Et qui songent aux offertes, ne craignent pas les paroles.
 Etol. Ah! tu me rends l'air et le sceptre à la fois.
 Un sage conseil est le bonheur de l'homme.
 Chacun qui le montre, allongez sans plus attendre,
 offrez tout à César, afin de tout reprendre,
 Avec toute ma flotte alloué le recevoir,
 Et par de vains honneurs, andormant son pouvoir.

Scène en Charmion, Achotie

Ch. oui, tandis que le Roi va lui-même en personne
 Aux pieds du grand César prosterner sa Couronne,
 Cléopâtre du ferme attend, dans son palais,
 L'hommage du héros & prend de ses attracts.

Ach. Que d'âmes vives, amis d'un hémis si hautaine
 Ce orgueil noble & qui se est digne d'une Reine,
 Qui d'ont hant ardeur & la si magnanimité
 L'honneur de sa naissance & de sa dignité
 Lui pourrai-je parler? Ch. non, mais elle en a vu
 S'avois de l'entendre à prodire quel que voir,
 Ce qu'à l'heur don fatal César a témoigné,
 S'il a paru content ou s'il s'est dédaigné,
 Ce qu'aux vils assassins le héros a poudir.

Ach. Et s'il les fait trembler, on parait leur courir.
 La tête de Pompée a prodire des effets.
 Qui vont faire pâlir les auteurs des forfaits.
 J'ignore si César prendra plaisir à s'en dire,
 Mais, pour ceux jusqu'ici je croi voir tout à craindre.
 S'ils aiment à Tolomee ah! qu'il s'obtient de si!
 Vous l'avez vu partir, Tolomee et s'en aller.
 Serrais sans l'avarice ou la haine de plaines
 On verra les vainqueurs quel honneur nous amène.
 Il s'élève sur le mont de si, dans les hazards
 Il se prouve toujours la fortune du dieu Mars,
 Sa foudre qu'à l'heure favorise Neptune,
 Avoit le vent en poupe ainsi que la fortune,
 Dès le premier abord, notre Prince et son
 N'est plus plus d'ouïe qu'il s'en couronné,
 La frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
 Tout en action on sent la bêtise.
 J'en ai rougi moi-même & me suis plain à moi
 De voir la Tolomee et n'y point voir le Roi.
 Ces adresses de peur, prouté sur son visage,
 L'inflation par pitié pour lui donner courage,
 Lui d'une voir tremblant d'offrir ce don fatal
 Saignant, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival.
 Ce qu'on ne peut osé voir dans la Thémis
 Je vais mettre en vos mains, Pompée & Cornélie.

22 Voici déjà l'Époux, pour l'Épouse elle fait
 mais, avais-je vu l'ennemi, un des miens l'a poudré,
 à ce mot Achille se courra cette tête
 Il semble qu'à parler en vain elle s'apprête,
 Et d'un anneau se dégage, un reste de chaleur
 En sanglots mal formés s'abîme. Sa douleur
 Que la bonté a vu s'ouvrir et sa vue en arde
 Rapelle la grande ame à peine séparée,
 Et qu'enfin son courage fait un dernier effort
 Pour reprocher aux Dieux la défiance et la mort.
 César frappé d'horreur communique d'un coup de foudre
 Un dachon qu'il ordonne, ne s'achève que résolu,
 immortel, et les yeux sur l'objet attachés,
 Remarquant quelquefois des sentiments exaltés,
 Il se dit, si l'on en fait conjecture,
 Que par un sentiment commun à la Nature,
 Quelque maligne zèle en son cœur s'élevait
 Dont la gloire indignée à peine le daignait.
 L'orgueil de voir la terre à son pouvoir soumise
 Ce plaisir, malgré lui, l'attache à son espoir,
 Et d'un charme si doux son esprit combat,
 Non sans quelques efforts, et d'un air de vertu.
 S'il aime la grandeur, il hait le perfidie,
 Il s'observe en autrui, de toute étude,
 Examine en terre de voir en son douleur,
 Les balances, et voit, laisse couler des pleurs,
 Et, forcé de se tenir enfin la main tressée
 Se montre glorieux, peut-être par faiblesse.
 Soudain il fait ôter ce présent des yeux,
 Les deux mains ensemble et de regard aux cieux,
 Laisse par quelque mot pressentir sa vengeance,
 Enfin trêve cessant, il s'obstine à sa suite,
 Et même à la guerre ne daigne se parer
 Que par un coup d'œil sombre, et par un long soupir.
 Enfin touchant la terre avec trente cohortes,
 Il s'impare du port, il se saisit des portes,
 Met de gardes par tous chemins d'indes secrets,
 Fait voir la défiance ainsi que les regrets.
 Par le Roi de l'Égypte, et de son adieu saise
 Comme d'un tendre ami dont il fut le beau père.
 Voilà ce qu'il a vu. Et voilà ce qu'il attendait.

206 23
ce qu'au juste César la Reine Demanded
Je lui fait du vainqueur un compte fidèle,
Continuez de voir, et d'observer nouvelle.
Qu'elle n'endoute point, mais César viant, allez
Puisque lui nos Soldats pâlissent de soies,
Je rassourrai tout voir, et de quelque aventure
Je viendrai les traits la fidèle peinture.
SCENE 2.^e César, Ptolomee, Cleopatre, Soldats
Romaines, Egyptiens.

Plot. Seigneurs montez au trône et commandez ici.
Cle. Connaissez-vous César d'ici, parlez aussi?
Qu'en offrit-on de victor fort peu convenable,
A moi qui vis la trône aussi qu'une infanterie
Rome, si j'y montrais, pourrais bien se vanter
D'avoir au juste l'honneur de mes actions,
Elle qui, du même oeil les donne et les dédaigne
Qui me voit, dans les Rois, rien qu'elle envoie au vainqueur,
Qui dans nos cœurs enfin transformés avec le sang,
Le la haine du nom et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre,
S'il en eût aimé l'offre, il eût eu le bon dessein,
Et le trône et le Roi se seraient ennoblis
En nous auant la main qui les avait nobles.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire,
Votre chute eût été la plus belle victoire,
Et si l'adroit jaloux n'eût pu vous en sauver,
César eût pu plaisir à vous en dévotion.
Vous n'avez pu former une si noble envie,
Mais quel droit avez-vous sur cette illustre vie?
Vous osez de Pompée abréger les destins,
Vous qui devez respect au moindre des Romains!
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale?
Et, par une si froide aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux par cet hémisphère affreux
La puissance absolue et de vie, et de mort?
Moi qui n'ai pu jamais la souffrir à l'ample,
La souffrance je en vous sur lui même usurpée,
Lors que de mon pouvoir vous avez abusé,
Jusqu'à plus attentif que je n'aurais osé
De quel oeil penser, vous qui deviez être un homme
Qui par ses coups s'érige en souverain de Rome,

24 Le quin des un seul chat nous fait bien plus de tort
 que sur tant de milliers qu'un Roi fit mettre à mort.
 Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
 Que vous n'aurez pas eu pour moi plus de terreur,
 Lequel, si m'en suis vaincu, votre esprit congeloit
 Lui faisoit de ma tête un semblable présent?
 Grâce à ma victoire, on ne s'offre des hommages
 Où ma fuite s'est trouvée le plus cruel outrage.
 C'est à vainqueur, non à moi, vous montrez l'audace
 Si César en joine. C'est un heureux hazard.
 Amitié d'ange et de seigneurable
 Que règle la fortune, acqui tourna à sa suite.
 L'un par le, l'autre montre trop de confusion.
 Et si j'en suis confus, j'ai trop du Roi de l'État.
 Ici même où ma cour voit le moi son maître,
 ou tremblante à mes pieds, l'œil arrêté sur moi,
 Prosterne, impie, elle adore son Roi,
 J'ai vu un autre ^{PRINCE} seigneur de mon Empire,
 Et d'un ton foudroyant se plaindre à moi d'interdire.
 De votre aut apaisé digne, de j'en suis surpris,
 Jugez si vos discours valent mes esprits,
 Jugez par quel effort je puis sortir d'un trouble
 Qui forme la rumeur, et la crainte redouble,
 Et ce que pour vous dire un prince poudré
 De voir tant de colère et tant de majesté.
 Au dain de la stupide d'homme en sa fureur
 De vaux autres, dans son le vengance d'empire,
 Et me souviens pour tant que, si fut votre prière,
 nous vous dûmes dès lors autant plus qu'à lui.
 Votre fureur pour nous était la première,
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière,
 il ennuie le senat pour du Roi outrage
 que, sans cette prière, il aurait négligé,
 Mais de ce grand senat le dain est inutile,
 n'estoient sans vos troupes, que du apaisé d'empire.
 Votre dain enchaîne l'Egypte à votre fureur,
 La terre au dain qu'on ne tout à César.
 nous avons honneur d'être ami, d'être grand

Jusqu'à ce qu'à vous même il ait osé se pendre ;
 Mais voyant ce rival, de vos lieux jaloux,
 Devoit un tyran, et s'armer contre vous...
 Cés. arbitre, qu'en son sang votre haine assourdie
 N'attaque point sa gloire, il suffit de baser
 N'avancer rien si que Rome odieuse
 Le justifie, vous sans le calomnier.
 Ptol. Je lais adonc au ciel à juger les pensées,
 Et disais seulement qu'en vos guerres passées,
 Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
 Tout ne seroit point pour vos propres intérêts ;
 Que, puisqu'il vous traitoit en mortel adversaire,
 J'ai cru que tout après vous étoit nécessaire.
 Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,
 Jusqu'au fond des enfers chercheroit du succours.
 Que, si l'on pouvoit jamais étouffer votre puissance,
 Il nous faudroit pour vous craindre votre clémence,
 Qui vous feroit enfin, pour être généreux,
 Usurper de vos droits, et rendre malheureux.
 J'ai donc osé penser qu'en ce péril extrême
 Vous vous dédions, plein d'un zèle digne d'être aimé,
 Et sans attendre d'ordre, en cette occasion,
 Mon zèle ardent l'a pris à ma confusion.
 Vous m'avez dit avouer, vous m'en faites un crime ;
 Mais, pour servir l'état tout d'un même sentiment,
 J'ai tenu mes mains de sang pour sauver votre honneur,
 Joinant, d'un forfait, et blâmant l'auteur.
 Peut-être eût-il fait, seigneur, que m'en devoit-il,
 Puisque c'étoit enfin pour moi même sa gloire,
 Et que ce sacrifice étoit par mon devoir
 Vous assurant la votre avec votre pouvoir.
 Cés. Vous cherchez, Ptolomée, avec de froides ruses,
 De mauvais arts, couleurs, et de vaines excuses,
 Votre zèle étoit faux si, seul, il redoutoit
 Ce qu'en moi vous voyez ardent. Unides souhaitoit
 Et l'est l'Etat adonné ces craintes trop subtiles,
 Qui m'ont tenu tout la fin de vos guerres civiles,
 Où l'honneur seul m'engagea, pour les terminer,
 Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
 Où mes plus dangereux ennemis les fiers adversaires,

Not a student of the Southern Christian Leadership Conference -
~~Not a student of the Southern Christian Leadership Conference~~
 Not a student of the Southern Christian Leadership Conference

166
Ces. Pourrai-je m'entraîmer? ans. Douter qu'elle m'aime? 27

Elle qui, de vous seul attend son diadème,
Qui n'a peur qu'en vous, douter de ses ardeurs,
Vous qui pourriez la mettre au faite de grandeur,
Qui votre amour sans crainte à son amour prêtez,
C'est à l'empereur de Rome il faut que vous le cedez.
Ah! vous l'éprouverez. Cependant j'ai vu
Observer, en tremblant, notre mépris du Rois,
Et sur tout elle aime l'amour de Calpurnie;
Mais cette crainte enfin sera mieux bannie,
Et vous la remplirez de l'espoir le plus doux.

Ces. Dites-moi vous daignerez lui dire un mot pour vous,
Allons, de cet affront, de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les tendres atteintes.
Allons, que tardons-nous? ans. avant que de la voir,
L'adieu que Cornélie est en votre pouvoir.
Septime vous l'amour, orgueilleux d'un crime,
Et vous, par ces exploits, obtenir votre estime.
Sans leur dire un seul mot, on vous les a conduits,
Et de vos sentiments ils ne sont point instruits.

2e. Qu'elle sache que l'amour s'offre à la préférence,
Et de vous la vertu qu'il attende en silence.
Qu'il soit toujours soumis aux soins de sa grandeur,
Le desir d'honneur est son premier ardeur.

Sept. Seigneur. Ces. allé, Septime, allez vers votre maître.
Cesar ne peut souffrir la présence d'un traître.
D'un Romain assés bon pour servir un bon Roi,
Après avoir servi sous Pompée écoutez moi. (Sept. sort.)

Scène 3. Le même, Cornélie.
Cor. César, ce destin, qui dans tes fers te brava,
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
Et je ne puis en fin humilier mon cœur.
Jusqu'à l'honneur du grand nom de Scipion.
Destraite, la plus sanglante vengeance m'a frappée,
Mais vous de Crassus, vous de ce Corde Pompe,
Fils de Scipion, et, pour dire encore plus,
Romain, mon courage en encor au dessus,
Et de tous les assauts que l'ennemi m'a livrés,
Rien ne m'a fait rougir que la honte de Virgile.
J'ai vu grandir Pompée et me l'ai vu déchoir,
Et quoique le pouvoir m'en ait été ravi,

Il ne m'a point servi pour qu'il s'abaisse avec elle

Qu'une jectée cruelle à mis douleurs profondes
 M'ait été le lion & le d'effe de son dos,
 Je dois rougir pour vain, en un si grand malheur,
 De n'avoir pu mourir d'un caës de douleur.
 Mon mort feroit un glorieux & le destin en proie
 Pour me rendre au sort de rompre tout à fait.
 Mais, je dois cependant rendre grâces à Dieu.
 De ce que n'arrivant jete trouvez en ce lieu,
 Que César, commandant, en non pa. Ptolomea,
 Hélas! ce sont quel autre? il m'a tu formée
 Si je dois te venir à voir enfin permis
 Que je rencontrais mes plus grands ennemis
 Et tomba entre leurs mains, plus qu'en la demeure
 D'un Prince qui doit tout à l'Époux qu'il pleura
 César, de ta vieira cioute moins la bruit.
 Mais est que l'effe de malheur qui me suis.
 Je l'ai porté pour dote & pour l'Époux de l'Empereur.
 Deux fois par moi de ce vil la terre fut frappée;
 Deux fois de mon hymen le nom d'un mal assorti
 Par la tous les Dieux du plus juste parti.
 Heureux de mes malheurs, si la triste hyménée,
 Pour le bonheur de Rome, César ne me donne,
 Et si j'eusse aimé moi, porte d'avis ta maison
 D'un autre en venant l'invincible poison!
 Car enfin, n'attends pas qu'il cache ma haine.
 Je t'ai déjà dit, César, je suis Romaine.
 Et, qu'il en soit pour moi, un cœur tel que le mien,
 De peur d'être abaissé, ne te demande rien.
 Sans vouloir qu'à tes yeux je tremble ou me humilie,
 Ordonne, et j'obéis, toi qu'il me suis Cornélie.
 Cld. noble et digne main d'un illustre prince,
 femme d'un si bon homme et de son attendit.
 Ah! vos grands sentiments font assés reconnaître
 Qui vous donna la main, et qui vous donna l'état,
 Et l'on voit dignement en vous assortis
 Les Couës de Royaux, et des Rois alliés,
 Qui l'amant de César, et celle de Pompée,
 La bête de Rome, d'un poëte malheureux trompée,
 Les sang de la prison presque virant de deux,
 Par leur par votre bouche, et brillant dans vos yeux,
 Tout me voit, dans mes murs, son épouse ou sa fille
 Honorer plus qu'un d'un si superbe famille

Plus au grand Jupiter, plus à ces mêmes Dieux
Qu'annibal euzadis brave. Sans vos ayants,
Que ce héros si cher, dont le Dieu vous sépara
N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
Que la longue amitié qu'il eût trouvée en moi!
Ah! Dieux! S'il eût souffert quel effort de mes armes
Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes,
Si, m'attendant enfin sans plus de délai,
Il m'eût donné moyen de me justifier,
Alors foulant aux pieds la Discorde et l'envie,
Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
D'oublier ses vengeances, et d'aimer un rival
Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
J'eusse alors regagné son ame satisfait
Jusqu'à lui faire au dieu pardonner son forfait;
Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la trahison au vainqueur.
Mais, puisque par sa mort, la Cist qui nous foudroie
Voulut à l'Univers dérober cette proie,
César voudra du moins s'acquiescer avec vous
De ce qu'il ne peut rendre à votre illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière,
S'enfuyez pour deux jours, soyez, ma prisonnière,
Pour vous, noble témoin, comme à pleins débats
Je choisissais la mémoire, et l'envie dont l'épave
N'eût pourroit apprendre à tout l'Italie
De quel orgueil nouveau se gonfle la Thessalie
Je vous laisse à vous-même, exécutez ces décrets.
Allez, jetez les pierres, lui choisissez un palais.
Lequel ont l'honneur ici, mais au Dame Romaine,
C'est à-dire en ce plus qu'on n'honore la Reine.
Commandez et chacun au vain loin d'obéir.

Acte IV
Scène IV. Ptolomée, Achillas, Phébus.
Ptol. Est-il vrai, chers amis? quoi! de la même épée
Dont il vint d'innombrables malheureux l'empereur,
Septimes par César indignement chassé,
Où l'on s'adonne à se venger d'être vaincu.
Achil. Seigneur, il est trop vrai. La mort doit vous apprendre
La honte qu'il vous fait, et qu'il vous faut à l'heure.

juge, ce qu'est César à ce courroux de l'air.
 Dans l'instant même se meurt un transport violent,
 mais l'indignation qu'on prend à son étude
 augmente avec le temps, et portera corps plus vides.
 Craignez tout de cet homme, il se montre irrité
 De que ses incréments sont mis en cherté,
 Sa puissance établie, il se donne de sa gloire,
 Il se veut à l'histoire, Pompey, riches de sa mémoire,
 Et son courroux adroit mélange sans effort
 L'honneur de sa jeunesse, et le fruit de sa mort.

Plot. Ah! si j'en avais cru, j'en aurais pu de maître,
 Je serais du lettré ou le ciel en a fait maître,
 mais c'est une imprudence à te, commun aux pe
 D'heur et trop d'avis et se tromper au loir.
 Le diable le a vu au bord du précipice,
 Et si quelque lieu dans leur main se glisse,
 Cette fausse lumière eblouissant leurs yeux
 Les conduit dans une affreuse se perd dans les cieux.

Plot. J'ai mal connu César, mais si son injustice
 Lui fait voir un forfait dans un si grand service,
 L'ingrat! C'en dans son sein qu'il se pousse et se lève
 C'est là qu'est notre grâce, il nous l'a fait trouver.
 Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
 D'attendre son départ, puis d'changer cette injure.
 Je sais mieux conformer les remèdes au mal.
 Justifions, sur lui, la mort de son rival.
 Quand nous aurons enfin sougé la même affaire
 Et du sang de César, et du sang de Pompey,
 Rome, sans leur donner de trop différents
 Sacrifier par vos mains libre d'aucun tyran.

Plot. Qui parle seulement ma peste est évitable.
 C'est trop craindre un tyran que je rends redoutable.
 Montrons que son fortune est l'œuvre de hommes.
 Deux fois, en un seul jour, disposons des Romains.
 Faisons leur liberté, comme leur esclavage.
 César, que tes exploits n'ont plus de courages.
 Considère les nôtres, te y en a tout témoin.
 Pompey est mortel, et tu ne l'es pas moins.
 Il pourrai plus y peul, tu lui peulais au vie,
 Tu n'as, ainsi qu'il lui, qu'un vain et qu'un vain die,
 Et son sort quant à plain doit te faire penser.

208 31

Quel ton cour est sensible à qui on peut le percer.
 Tonne, tonne à ton gré fais craindre ta justice.
 C'est à moi d'appraiser Rome par ton Empire;
 C'est à moi de punir la cruauté d'un Roi.
 Qui n'a pas que, en un Roi, quel langage de la bonté.
 Je n'abandonne plus ma vie à mon prince haï.
 Au hazard de la haine ou de ton inconstance.
 Tu veux, au mal traissant avec grand orgueil.
 Rions par des clameurs, de punir la cruauté.
 Je n'oublie pas, contre toi de plus nobles racines.
 Tu m'as prêté, d'abord de gloire, de victimes.
 De bien d'onges au sang, j'obéis es-je moi.
 Qui en la plus chère de plus digne nation.
 Que, puisqu'il faut du sang, je ne puis en grandir.
 Qui l'ait fait faire mieux, aux mains de son grand.
 Mais ce n'est pas assez, d'un, d'un, d'un.
 Il faut voir quels moyens on a d'écarter.
 Toute cette chaleur est pour être trépasser.
 Les soldats d'un grand Roi, maître, de la ville.
 Qui pour nous nous contredir, quelle réponse enfin.
 Avez-vous pour donner à la clémence.
 Nous pourrions tout, seigneur, en état on nous sommes.
 Prendre de nous les sacres, pour en voir dix mille hommes.
 Qui, depuis quelques jours, craignent de se voir.
 A tous exécutés, je faisais tenir prié.
 En vain l'encre me vaille, ils trompent comme la vie.
 Cette ville est sur terre, une ville est sur la terre.
 Par où, malgré les sacres, on peut voir cette nuit.
 Jusqu'à dans le palais, d'un Roi, d'un Roi.
 Car, contre la fortune aller à force de vertu.
 C'est, d'un Roi, d'un Roi, d'un Roi.
 Je n'ai pas de la force, d'un Roi, d'un Roi.
 Dans la plus chère de plus digne nation.
 Je n'ai pas de la force, d'un Roi, d'un Roi.
 Tous les peuples sont pour vous. tant on a son culte.
 J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montré.
 Lors qu'il a vu de la force d'un Roi, d'un Roi.
 Marcher insolentement, et braver nos drapeaux.
 Au spectacle insultant, de ce pompeux outrage.
 Les regards de ce peuple et d'un Roi, d'un Roi.
 Je n'ai pas de la force, d'un Roi, d'un Roi.
 Les peuples sont pour vous. tant on a son culte.
 Mais sur tous les Romains qui commandent Septime.
 D'un Roi, d'un Roi, d'un Roi.

32 Il cherche à venger, par un coup généreux,
 Le mépris qu'en leur chef, l'indolence a fait d'eux.
 Ptol. Mais comment la priver, la garde en est si fidèle.
 Ptol. Cornélie a, le premier, des querelles pleines de zèle
 Qui parviennent à vos ordres et à vous,
 On déjà reconnu des frères, des amis.
 Dans leur dépit romain, ils ont l'air de paraître
 Le dard de l'innocence leur tyran à leur maître,
 Ils ont donné parole, et peuvent s'en fier
 Dans les flammes de ses bras portés les premiers con-
 Joints aux ans de l'innocence, ou plutôt de la folie
 De servir à gagner Rome aux flammes de Cornélie,
 Leur donner sans doute une asse, libre accès,
 Pour se rendre certains de la main de l'ennemi.
 Mais, l'homme à la fin, permettez-vous la faiblesse,
 Affaiblir la faiblesse, ce jusqu'à la faiblesse,
 Nous allons vous quitter comme objet odieux
 Dont l'importun aspect offense vos yeux.
 Ptol. Allé, je vous rejoins.

Scène 2. Ptolémée, Cléopâtre, Achas.
 Clé. J'ai vu César, mon fort.

J'ai, de tous mon pouvoir combattu la colère.
 Ptol. Vous êtes généreuse, et j'ai vu attendre
 Ce service de vous que vous m'avez rendu.
 Mais en illustrant à main morte à bientôt quitter,
 Clé. Sur un faible échantillon de l'illustre action,
 Il a voulu lui-même opposer les débats
 Et avec nos citoyens on a eu quelques soldats
 Le soir, j'ai bien voulu, moi-même vous redire
 De ce grand événement pour vous en être imp-
 Assurés que les blâmes de votre action
 Avoient été de la couronne de compassion.
 Il vous plaint d'avoir été les victimes politiques
 Qui n'ont pu résister aux Rois qu'on dit si cruels
 A ce point d'abjection on ne peut s'abaisser.
 En vain on les a vus au milieu des fureurs,
 Un coup ne peut les voir d'ailleur on ne peut les voir
 La pitié a été la seule chose qui leur ait été grande,
 Et l'humanité a été la seule chose qui leur ait été grande,
 Laissez-les donc la paix qu'ils ne peuvent pas leur.

Prot. Vous êtes vrai, mes seurs, si ces efforts ministres log 83
 ne font trop voir ma faute au choix de mes ministres.
 Si j'avais écouté de plus nobles conseils,
 Je tirerois dans la gloire ou brillent mes pareils,
 Je mériterois mieux cette amitié si pure
 Que pour un faux ingrat, vous donnez la Hatture
 Cesas embrasseroit Pompeius en palais,
 L'Egypte à la misère auroit rendu la paix,
 Le Croissant son monarque eût vu à juste titre
 A lui de tous les deus, peut-être l'arbitre;
 Mais, puisqu'il le passe, ne le prenez pas à cœur,
 Souffrez, ma sœur, que j'ose avec vous m'expliquer
 Sans des torts, je l'avoue, à ma docilité si bonne,
 Quelle maudite cause en la vie et la couronne.
 Daignez, en tout vous y faire, ce par un noble effort,
 Arrachez Achillas et Protin à la mort.
 Elle lui est trop due, ils vous ont offensé;
 Mais ma gloire en leur perte, est trop intéressée.
 Si César les punit des crimes de leur loi,
 Toute liguonnie en eux jaillira sur moi.
 Il me punit en cas, leur duplie est ma peine.
 Forcé, en ma faveur, un trop juste haine.
 Le sang abject sortit de ces deux malheureux.
 Peut-il donc satisfaire un cœur si généreux?
 Qu'il vous doive tout. Cesas chercha à vous plaire,
 Et vous pouviez d'un mot, de sa main la colere.
 Si j'avais, en moi-même, leur vie ou leur trépas,
 J'aurais pu leur en faire, pour un peu de sang pas.
 Mais, sur le grand César, j'ai bien peu de puissance,
 Quand l'honneur de Pompeius ordonne la vengeance.
 Je ne me vante point de flexion caher.
 J'ai déjà sans esprit, hasardé quelques mots.
 De vous en le discours sur une autre matière,
 Il n'est si refusé ni souffrance priée.
 Je l'ai en vain tenté, peut-être en vain.
 Aurois-je pour l'appeler, un succès plus heureux.
 Je gagerais... Prot. il s'agit de se faire valoir vite.
 Je crains que mon présence à vos yeux ne soit vite.
 Mon aspect n'aggrave pas, mais en l'appui.
 Qui n'est pas sans avoir plus de pouvoir sur lui.
 L'un est César, l'autre est l'empereur.
 Qui n'est pas sans avoir plus de pouvoir sur lui.
 En un trouble abs, si vous aviez trop de la main.

52 n'ay plus à redouter le combat intestine
 De soldat insolent & du peuple mutin
 mais, depuis le moment où j'oserai quitter
 D'un trouble bien plus grand mon ame est agitée
 Et les soins importuns qui m'éloignent de vous
 Contrainnent grandeur même à l'humour de mon courroux
 J'osois lui reprocher de m'être si contraire,
 De rendre ma présence ailleurs si nécessaire,
 mais je me console à l'aspect du bonheur
 Qui cette grandeur même obtient à tout cours.
 C'est à mes grands destins que j'ai dû l'expérience
 Qui y fait mes desirs d'une humeur d'apparence
 C'est de se penser qu'il peut former du vœux,
 Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos faveurs
 Dequ'il se méritait la plus noble conquête,
 N'ayant plus que les Dieux au dessus de sa tête.
 Oui, Revenez de quelque empire céleste un jour,
 Pour voir porter plus loin de vous de vos fers,
 Et d'un plus grand bien un
 Plus digne de vous en vous, par votre
 Plus digne de vous en vous, par votre
 J'irai le royaume, la bête à vos genoux
 Bonheur, en l'immortel, plus digne de vous,
 Et en l'aspirer au bonheur de vos plaisirs,
 Et après avoir mis bas un si grand adversaire.
 C'est pour vous obtenir un droit si glorieux
 Que d'être illustre par son nom et son Victorieux,
 L'empire d'honneur même à l'épée
 Autant pour vous gagner que pour vaincre Rome
 J'en ai vaincu, l'empire, de vos dieux apprends
 Et d'être peut-être à l'empire de Dieu de combat
 Ils conduisent ma main, ils enflent mon courage
 Mais victoire sans doute, en leur brillant ouvrage
 C'est l'effort des adieux qu'ils se voient m'inspirer
 Et de beaux yeux en fin m'ayant fait soupire,
 Leur faire qu'à mes vœux ils ont répondu,
 M'ont rendu le premier à de Rome de ce monde.
 C'est d'être glorieux qu'il a vu le plus d'effort
 D'être hautes du monde de votre victoire captif
 Et d'être glorieux, concurre par la guerre,
 Vos fers de l'empire de l'empire de la terre.
 Etc. J'en ai avec orgueil tout l'empire du bonheur
 D'être glorieux de l'empire de l'empire de Rome
 Vous d'être glorieux de l'empire de l'empire de Rome
 J'en ai avec orgueil tout l'empire de l'empire de Rome
 D'être glorieux de l'empire de l'empire de Rome

Vous daigniez m'aimer des mes plus jeunes ans, 210
 Le sceptre qu'on portoit assombrer vos presens.
 Vous m'avez par deux fois rendu le diadème,
 J'en ay vus en fin, deigniez, qu'on vous aimât.
 Et que mon cœur n'isproine à l'abri des effets,
 Ni de l'aveugle des tues, ni de l'aveugle de bienfaits.
 Mais hélas! ce haut rang, cette illustre naissance,
 Ces États de nouveaux rangés sous ma puissance,
 Ces sceptres par vos mains dancés les mêmes tenus
 À mes vœux innocens sont autant d'ennemis.
 Ils me rendent l'objet d'une implacable haine,
 Et semblent mon malheur du fatal nom de Reine.
 Oui, si Rome est encor telle qu'auparavant,
 Le trône où j'ai assis ma Cour en m'élevant.
 Et ce marquis d'honneur sur qui mon cœur se fonde,
 Ne pourroit m'élever jusqu'au milieu du monde.
 J'ose encor espérer, voyant votre pouvoir,
 Les mettre à mes desirs un général espoir.
 Après tant de combats, j'en ai qu'un grand homme
 A droit de triompher des apprins de Rome,
 Et quel injuste horreur qu'elle eût un jour d'indigne
 Doit céder, par votre ordre, à des lois d'un loix.
 Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles,
 Vous m'en avez promis, et j'attends ces miracles.
 Oui l'honneur sera enchaîné la terre à votre char,
 Et je n'invoque en fin d'autre Dieu que César.
 Tout miracle est aisé quand l'amour me l'indigne.
 J'en ai plus qu'à consulter de l'Afrique,
 Qui à montrer ma rage aux autels pour ce point
 Du parti malheureux qui m'a persécuté.
 Rome alors n'ayant plus d'ennemis à nuire,
 Les impies en vain prendra soin de me plaire,
 Et vos yeux la verront par un superbe accueil,
 Immoler à vos pieds la haine et son orgueil.
 J'en ay vus de fait, en d'antre l'aveugle et l'aveugle.
 Je prétends que l'empereur en ma faveur vous prie,
 Et qu'un juste respect à vos regards,
 À votre char d'aimer demande de le servir.
 C'est l'unique point où mon désir peut tendre,
 Et c'est la seule des lauriers qui m'attendent.
 Heureux si mon destin plus propice se plend
 M'en fait faire sans m'aloigner de vous.
 Mais, contre mon desir, mon feu me sollicite.
 Si je n'y suis à vous, il faut que je vous quitte.

Sur les pas des fuyards par vous je dois courir,
 Pour acheter des amours, et des vœux complaisants.
 Cependant mon cœur s'ouvre à l'espoir qui m'agit
 Surprendant les rayons, une forme nouvelle
 Pour faire d'un amour autre emploi, plus d'effort
 Que vaincu, l'œil et l'âme se trouvent chose en moi.
 C'est en vain, ah! l'ignorance, souffrez qu'un abus
 Votre amour fait une faute, il fera mon excuse
 Vous m'avez dit le septième point de la loi,
 mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,
 Je vous conjure au nom des plus tendres charmes
 De ce que le bonheur qui dure toujours vous aime,
 De ce que le regret que vous attendez
 De ne pas sanglante par ce que vous me rendez.
 faite grâce, au moins souffrez que je la fasse.
 Pour montrer, par cet acte, que j'ai repris ma place
 Achille et le Phrygien dans la pendre laissent
 Et vous voyez au regner, serons punis assez
 De leur crime... C'est, ah! punir, d'autres marques de
 Qui, sur mes volontés vous êtes souverain.
 Mais, si mes sentiments peuvent être si cruels
 Choisissez des objets dignes de vos bontés,
 Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime
 Et ne me rendez point complice d'un crime.
 Sans mon amour pour vous...

Scène 4.^e Les mêmes, Cornélie.

Tout est résolu, on le jure, on l'apprête,
 à celle de l'empire on veut joindre la tête.
 Prenez-y garde, César, on le sang répandra
 Brûlé avec le diu le diu a confondu.
 Mes esclaves en sont, fait leur, dans les supplics,
 Arrive du complot et le brève ces complices.
 Je le lui abandonne, c'est le vœu véritable d'un Romain
 Et digne de honneur qui vous donna la main.
 Les mêmes qui, du ciel, ont vu de quel courage
 Ma vertu s'apprêtait à venger le outrage.
 Ma sœur, au jour d'hui du fer des abrutis
 Par la mort qui il laissa au jour des humains.
 il vit, il vit encore dans l'œil de sa flamme,
 il parle par sa bouche, il agit par son âme,
 Et la pousse, et l'oppose à cette indignité.

Pour nuire, par elle, en générosité,
 Tu t'abusas, si tu crois ma vengeance
 Capable de redres à la reconnaissance.
 Ne la pousse plus, le sang de mon époux
 A rompu désormais tout commerce entre nous.
 J'attends la liberté qu'il te m'a offerte,
 Afin de l'employer toute entière à ta perte.
 Je te chasserai par tous des ennemis,
 Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
 Mais, avec cette soif que j'ai de ta ruine,
 Je me jette au devant du coup qui t'assassine,
 Et j'ai trop de grandeur pour vouloir sans effort,
 Par une trahison passer à ta mort.
 Qui le sait si la souffrance a pari à l'infamie.
 Et que ta trop grande, c'est en qu'on te ennemie,
 Mon époux a des fils et des frères des neveux,
 Quand ils te combattront, ils auront tous mes vœux.
 Qu'une main juste alors par moi-même animée,
 Dans ton champ de bataille, aye un de ton armée.
 Et moi-même, ce par un digne effort
 Aux mânes du héros dont tu causas la mort.
 Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance,
 Ta perte la recule, et ton salut l'avance.
 Et quelque espoir d'ailleurs qui me la puisse offrir,
 Ma juste indignation a trop à souffrir.
 La vengeance éloignée est à demi perdue,
 Et, quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
 Je t'en ai point cherché sur les bords africains,
 Le foudre souhaité que j'exois dans tes mains.
 La tête qu'il menaçait doit être frappée.
 J'ai pu donner la lièvre au lieu d'elle au Comple.
 Ma haine avoit le choix, mais cette haine au fin
 Se parait d'aujourd'hui d'avoir son assassin.
 Et ne seroit-ce d'être de punir ta victoire.
 Et après le châtiment d'une action si noire.
 Rome le veut ainsi, son adorable front
 Aurait trop à rougir d'un si digne affront.
 De voir, en un seul jour, après tant de conquêtes
 Le même fer trancher tes deux plus nobles têtes.
 Son grand cœur qui à tes lois eût vainement soumis
 Tu l'eus avec des crimes plus qu'avec des ennemis,
 Le verris un malheur dans la bête d'être libre,
 Si d'attentat de tuer à franchir soit le Tybre.

Je ferois que par elle on ne pût plus
 C'est à dire qu'il n'y a plus de pitié

38 un Romain seul au fin pourvoit l'abuzier,
Un Romain seul du sang pourra l'agavaler.
Tu tombes ici sans être la victime,
Avec d'un châtiment, tu mords de son crime,
En sang tu te parais, en concubine d'effroi,
L'exemple que tu dois pourvoir à éviter.
Vengé la des Egyptes de son aïeul fatale,
Et zela vengera, si g'auprès d'ha. Sale.
Hâte toi, le sang prêtre, adieu, salut, tu peux
Te venter qu'une fois y ai fait pour toi, des vœux.
Secret. Les mêmes excès de violence.

Ces. Son courage n'est pas aussi grand que son audace.

Reine, voyez pour qui vous me demandez graces.
Où j'en ai rien à vous dire, allez, laissez-moi, allez.
Vengez sur ces malheureux l'insulte à votre gloire.
On ne les craint plus qu'à vous, C'est ma mort qu'ils ont espérée.
C'est contre mon pouvoir que les tristes conjurent,
Leur rage pour m'a battu, attaquons mon soutien,
Ne paraissez trépas, surcheminez le passage au vainqueur,
Mais par mille transports d'ingratitude pleure,
J'en puis oublier quelques chefs de mon fraca,
qu'il eût été de défendre, ah! pourrai-je obtenir
Qu'il se lasse au ombre d'aimer l'indigne vainqueur?

2^{de} On aime son bien d'ici qu'on aime son pays d'ailleurs,
On aime son douloureux regard d'un bon (vrai).
Adieu, ne craignez rien. Adieu et frotte
Les deux pages d'acier d'un Apollon d'acier.
Pour le mettre au-dessus de ces deux pages d'acier,
2^{de} On aime son douloureux regard d'un bon (vrai),
On aime son douloureux regard d'un bon (vrai),
Qui porte le douloureux regard d'un bon (vrai).
(C'est tout avec les Romains)

Ple. Jequitta, pas facile, allez cher achetez,
 Répondez, a l'écrit, mais on ne peut pas;
 Et, quand il prouvera nos laches en l'air,
 faite à l'ouïe, de ce qu'il m'a promis.
 Suivez ^{des y me} le Roi dans la chaleur des armes,
 Et conservez son sang pour repaître un jour l'armée.
 ach. Madame, assurez vous qu'il ne pourra périr,
 Si mon zèle et mes loins ne le découvrent.

SCENE 1^{re} Cornelle une porte de maïson, Philoppe.
 Puis-je encor voir mes yeux et n'être point un songe,
 Qui vient les fasciner par un trop doux mensonge,
 Cher Philoppe, l'espérance seule m'a touché
 A-t'il rendu toi les honneurs du bûcher?
 Cette urne que je vois contant celle de l'indigne
 O vous, à ma douleur objet de tant de larmes
 Vermeil d'aimant de haine et de pitié
 Aeste d'auguste l'ombrage et de la mort.
 N'attends point de moi de larmes ni des larmes
 Un regard sans à des maux applique d'autres charmes
 Un faible de plaisir en pleurs pour se exhiler,
 Le qui long que se plaindre cherché de se consoler.
 Moi je jure de Dieu la sainte suprême
 Et, pour dire enco plus je jure par vous-même
 Car vous pourriez d'un plus dût ce cœur affligé
 Que le respect de Dieu qui l'ont mal protégé,
 Je jure donc par vous, ô déplorable sœur,
 Ma Divinité seule a pour ce coup funeste
 Par vous qui l'ont pour moi maloulager,
 De n'attendre jamais l'ardeur de vous venger.
 O Rome, un Roi tout, pas un lâche artificier,
 De l'ombrage à César a fait un sacrifice,
 Et je n'entrerais point dans tes murs désolés
 Si j'en ai vu point, l'impair l'autel immolé
 Le sacrifice au Roi l'idole cruelle.
 fait en son souvenir cendre phénix reconquise,
 Et pour m'adieu un jour à punir les vainqueurs,
 Versez dans tous les cœurs ce que restera en leur cœur.
 Toi dont la pitié l'a sur le bord funeste
 honore d'une flamme indigente et indolente,
 Dis moi quel Dieu propice a mis en ton pouvoir
 De rendre à mon heros ce funeste desir.
 Phil. Tout ce que de son sang le plus mort que lui-même,
 Après avoir eue pour mander le Dieu d'air,
 m'adame, j'ai porté sur pas d'un seul angoisse
 Du côté qui le vent pour m'envoyer les flots.
 Je cours long temps de l'air d'un vœu attendant
 Je voyais enfin le tronc flotter près de la rive,
 Où l'air qui en courait semblerait prendre plaisir
 A fêter de la rendre et puis de la réparer.

Je m'élance, et l'embarque, et le pousse au voyage,
 Et ramassant sur lui le débris d'un naufrage,
 Je lui presse un baiser à la hâte et sans art.
 Tel qu'un pin herbé, humé, eût-il glané au hasard.
 À peine il s'enflamme, et que le ciel plus propice
 lui envoie un compagnon dans ce pieux office,
 Cadus, un fils de Romain, qui demeurait en ces lieux
 Sur ce bûcher timide, il arrête ses yeux.
 Le voyant qu'un tronc d'air la tête du Coupie
 à cette triste marque, il reconnait Pompée,
 Et d'un la larmes à l'œil, ovi qui quanta soit
 à qui rompt le digne ment le plus sainte des lois.
 Tondor est bien dit-il, auter quanta nappendes
 Tuer ains des tristes mens, atter des vainc poudes
 C'est en l'Egypte, ce sang la hieor
 Quand robe toulé à la fureur des flots.
 Tu pourrais faire à l'air l'air d'air qui ont l'air d'air
 Tu pourrais même à l'air d'air à l'air d'air la cendre,
 Pour ains qu'un la reue, adu tout le respect
 Qu'un dieu pourrais à l'air d'air à l'air d'air.
 Achève, je te prie, il parait plein de tristesse
 Le m'a porté. Tondor, ce n'est qu'il m'ait air,
 D'un main et la main ensemble me renferme
 Les restes d'un bûcher par le feu consumé.

Corn.

Phil.

O que la pitié m'ait de l'ouage!
 Entrant, j'ai trouvé. Deux quels troubles étranges.
 J'ai vu la pitié de l'ouage accumulé vers le port
 Où le Roi, dit-on, paroissoit le plus fort.
 Les Romains le pressaient, et César, dans la place
 Faisait tomber l'Éthiopien sous la fureur du lièvre,
 Offrant la pitié de l'ouage à l'ouage.
 Aussi tôt qu'il me vint, d'aignant me reconnaître
 Il reçoit de ma main les cendres de mon maître.
 Ristid un d'air. Dieu donc à peine je puis
 Égalé la pitié de l'ouage, tout d'aignant à l'ouage.
 De l'ouage de l'ouage, dit-il, voyez, pour les crimes
 Attendant des autels, réaux, les victimes.
 Bien d'aignant de l'ouage, et toi courir au galop
 Porter à la mort d'aignant de l'ouage.
 Foible de l'ouage de l'ouage de l'ouage de l'ouage.
 En disant, je vous achète de l'ouage de l'ouage.

Ce grand homme, à ces mots, mequitte en fureur, et
Le laisse avec sa pique, et sa queue il me rend.

O surprise! O respects! O qu'il est douloureux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre!
Qu'avec chaleur Philippe se livre à ses vengeances,
Quand on s'y voit forcé par son propre danger,
Et quand cet intérêt qu'on prend à sa mémoire
Fait pour notre salut, et pour notre gloire!

César est généreux, j'en crois sans effort,
Mais le roi veut le perdre, et son rival est mort.
Ah! si l'on voit César pour voir il prendra
Au sort d'un ennemi un intérêt si tendre?
Un intérêt plus cher pour lui-même combat
Et cette ombre obscurcit sa gloire et son éclat.
L'amour s'y joint et rend cette ombre plus épaisse.
Quand il verra Pompée, il défend sa mort et sa
Tant d'intérêt joint à celui de mon époux
Qu'en sa douleur rien n'a ce qu'il faut pour nous.
Mais un grand courage en soi qu'il a des autres,
J'aime mieux, madame, à ces motifs sur les nôtres,
Et croire que nous seuls nous combattons
Parce qu'il au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.

Scène 2. Les mêmes, Cléopâtre, Charmion
Je ne suis pas ici pour troubler une plainte
Trop permise aux douleurs dont vous êtes atteinte.
J'ai une pour rendre hommage au grand héros
Qui d'un fidèle et franchi vient de s'élever du flot,
Pour le plaindre avec vous, pour vous le louer, madame,
Qui l'auroit défendu ce trésor de votre ame.
Si l'ami qui vous traite avec tant de rigueur
M'en a-t-il donné la forme aussi bien que la cour.
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laissent place à quel qu'un de joie,
Si la vengeance enfin pour moi vous soulage,
Je vous dirais au moins qu'on s'en doit vanter,
Que la trahison n'est pas le fait d'un vaillant.
Oui, l'inceste, j'ai vu qu'on a pu en ce traitre.
Lundi prompt châtiment pour vous être assés donné.
Si à quelque douleur elle a été qui pour vous.
Tous les courages sont égaux du duc à qui l'espérance.
Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.

Par une mort plus douloureuse pour lui-même et pour nous
Et l'estime de son peuple et de son roi
J'en suis sûr pour moi-même, et pour mon peuple.

Si César à Phœnix prime l'indigne Astollus,
 vous êtes l'air fait et je ne le suis pas.
 Aux mains de Pompée il faut une autre offre au
 La victime est trop basse, et l'ingrat est trop grande;
 Et ce n'est pas un sang qui pour la venger
 Son ombre et son malheur d'aigne ne considère.
 L'ardeur de les venger dans mon ame allumée,
 En attendant, César demande Etolomée.
 Tous indignes qu'il se despire et de régner,
 Je daigne votre amitié et votre pitié,
 Mais, qu'un peu de promesse un héros qui vous aime
 Le ciel empêche cette injustice à venir.
 Et, si par une fois, écoutez tous mes vœux,
 Par la main, l'un de l'autre, ils perdront tout de
 mon ame, à ce bonheur, si le ciel veut l'en voir
 Oubliera ses douleurs, pour s'ouvrir à la joie;
 Mais, si le grand souhait vous semble trop peu,
 Si vous n'en perdez qu'un, Grand Dieu, perdez le
 Ciel de ses vœux nos souhaits, ne règle pas les choses
 Car le Ciel règle souvent les effets des causes,
 Et veut que les criminels ce qu'ils ont mérité.
 Clé. il applaudit si même au mort qu'il a vu.
 Corn. Ouz, mais il fait juger, à vous comme il comment
 Que la justice agit, et non pas la vengeance.
 Clé. Souhait, de la justice, il passe à la douceur.
 Corn. Prune, je parle en sens, et vous parlez en sens.
 Vous et moi nous devons que sort de votre force,
 Prendre, vous l'avez, un intérêt contraire.
 Apprenons, par le sang qu'on aura répandu,
 Assez, souhaite le ciel à le mieux répondre,
 Voici votre Astollus.

Scene 3. Les mêmes, Astollus

Clé. Hélas! sur son visage
 Je me devrais bien qu'un mauvais présage.
 Je n'en dis rien, rien, parlez sans me flatter,
 En ai-je à craindre Astollus ou qu'il ai-je à redouter?
 Astol. Aussi tôt que César sur le complot perfide...
 Clé. Je crains, comme vous, ce complot homicide.
 Je sais que le héros fit former la conjuration
 L'as où l'Egypte devint être introduit,
 Qu'il manda ses soldats pour en habiller la place,
 Où l'hostie a reçu le prix de son audace.

Quand un si prompt supplicie achillas étonné
 S'est emparé pour un moment d'abandonné,
 Qui le Roi l'a suivi, qu'auoient amis à terre
 Ce qui sur des vaisseaux restoit de gens de guerre,
 Que César l'a rejoint. ce jour douloureux pas
 Qu'il n'ait de sa main saisi le punit achillas.
 Oui, madame, on a vu son bonheur ordinaire.
 Dir-moi seulement si l'abuse mon frere,
 Et si m'a tenu parole, achilles. ou si de tous son pouvoir
 C'est là l'unique objet qu'il se vouloit savoir.
 Madame, vous voyez, le Dieu nous écoute.
 Il n'en est que d'un peu la peine méritée.
 Vous la voulez, sur l'honneur, il le veut garantir.
 Comme aveuglé, à nos yeux que n'a-t-il consenti!
 Que d'inter. vous, o ciel. achilles. vous voyez, se l'entendre.
 Record, en disant que je ne puis comprendre.
 Aucun ordre, aucun d'un n'ouï le secours.
 Malgré César et nous il a voulu servir.
 Mais il est mort en Roi, la flamme de l'histoire
 Des derniers moments doit éclairer la gloire.
 On l'a vu obtenir la grandeur de son rang,
 Et la part aux Romains a coûté bien du sang.
 Il combattoit auoient, et de par son courage
 Sembloit, au d'assaut de dieu l'avantage.
 Mais l'abord de César a changé le destin.
 Aussi, fort achilles a le sort de Phéon.
 Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
 Les armes à la main en défendant son maître.
 Le vainqueur cria sur lui qu'on épargne le Roi,
 Ce mot, au jeune Prince inspira de l'effroi.
 Son esprit alarma le voir un artifice.
 Pour résister à l'air l'affront du supplicie.
 Il perçut dans ses rangs, les enfans, et fait voir
 Ce qu'il faut la vertu qu'il a mal vu voir.
 Et son cœur emporté par l'occure qui l'abuse.
 Cherchait par tous les moyens que chacun lui refuse.
 En fin, de son côté, n'ayant plus que des morts,
 D'un d'étranger, malgré tous ses efforts,
 Il voit quelques fuyards s'enfuir d'une barque,
 Il s'y jette, et les d'un, qui d'un leur monarque,
 D'un foule d'un grande assemble les vaisseaux,
 En la mer l'engloutit avant tout son fardeau.
 Ainsi sa mort a fini lui tout son sang loir,
 A vous tuer l'Egypte, à César, la victoire.

Non l'abandon de son frere

44 Il vous proclame Reine, et, quoiqu'un vain Romain
Dudans que vous pleurez, n'ait vu rougir Samain,
On l'enferme destouré dans ce tombeau suprême,
il souffre, il gemit, mais le vainc lui-même,
il accourt, il pourroit vous peindre sa misère, et moi,
La douleur qui l'efface de la peste du Roi.

Scène 2. Les mêmes, César.

Corn. César, tiens moi parole, sera-tu si magnanime,
à chasser de l'honneur tout vainqueur salués
à sauter leur monarque, on n'a pas résisté;
Le Pompée a vu ce qu'il faut de la vie.
mais de lui attendez tout, m'offrez l'usage
Je suis en fatigue, en colère, en larmes
De tout ce que l'on peut, si du bien et du mal
Qu'on change de Roi, fais un peuple incertain
En, parmi tant d'objets, ce qui le plus m'afflige
C'est de voir toujours l'ennemi qui m'oblige.
Laisse moi m'affranchir de cette indignité,
Je souffre qu'un haine agisse en liberté,
Encore une prière, si que l'on me la rende,
Vainc le vainqueur, il y aura une tête.
Même la tête plus, C'est l'unique faveur
Donne que je puis avoir prié des hommes.

Ces. Votre demande est juste, si je suis prêt, madame
à vous rendre un objet si sacré pour votre amour,
Lui, il est juste aussi que, d'un grand hôte,
à ses maîtres errans nous rendrons le repos,
qu'à l'heure par normans un bucheur fumeux
Puisse à nos saints desirs auvers lui satisfaire
Qu'on son ombre d'apaise en l'air et son nom
Liqu'une urne plus digne de son nom et de lui,
après la flamme éteinte et les pompes finies,
Ainsi que les autres des cendres réunies.

De cette même main dont il fut combattu,
Il y a des autels dressés à sa vertu.

Il veut traduire, de la main des Grecs,
à ces faibles hommes de son temps les lois.
Pour ces justes desirs qu'il en a tant
Il ne refuse pas ce bonheur d'un Romain
fait un peu d'effort sur votre importunité.
Voulez-vous le voir, partez, ou d'il y en a.
Vainc, portez à Rome un noble trophée.

Partez, - Corn. non pas, César, non pas à Rome en

il fane queta d'efaitte de que tes funérailles
 A cette eudre aiude en oust fan les murailles.
 Et quoyque leur a pas hui toie cher comme à toi mon,
 Illus y doi ventres qu'en triompham de toi.
 Jela porte en afrique, et c'est là que j'espera
 Que les fils de Pompée, et faton, et mon pere,
 Secondes par l'effort d'un Roi plus genereux,
 Ainsiquela justice, auront le sort pour eux.
 Car là que tu portes, sur la terre et sur l'onde,
 Les debris de Pharsale armer un autre monde;
 Que en là que j'irai, pour hater tes malheurs,
 Porter de rang en rang ces andas et mes pleurs.
 Jusqu'à qu'ils prouvent tous des regles de malice,
 Qui une urne soit pour eux comme l'angle romain.
 Lequel ce triste objet porte en leur souvenir
 L'ardent de nous venger comme de te punir.
 Tu veus à mon heros, rendre un digne tribut,
 L'honneur que tu lui rends n'aillit cher toi-même.
 Tu n'as pas pour te souvenir, j'obéis aux Rois.
 Mais ne prouves pas changes, pour la mon coeur.
 La peste que j'ai fait, est trop irrisparable,
 La source de mes pleurs est trop inepuisable.
 Aussi loin que mes yeux jela ferai durer,
 J'exerçerai avec elle, avec elle caprice.
 Je t'aspirerai pour tant, comme vainement romain.
 Qui, pour toi mon estime est égale à ma haine,
 Quel l'un est l'autre en justice, et en outre le pouvoir,
 L'un de te venger, l'autre de mon d'espoir,
 Qui seigneur sur mon coeur, toutes deux me domine,
 Et toutes deux pour moi, y sont indolentes.
 Tu vois que tu vois que j'en vain l'on veut s'habiller
 Une forme d'estimer ce que j'ai fait.
 Jugeant de la haine où l'on voit malice.
 La source de Pompée y font cornélie,
 J'irai, n'indoute point, au fort de ce lieu,
 Sur les contes des hommes, et des Dieux,
 Car Dieu qui t'insulte, est Dieu qui m'a trompé,
 Car Dieu qui dans Pharsale, ont mis de toi Pompée,
 Qui, l'enfance à la main t'en prouve à gorges,
 Changement de fortune, il vaudra le venger.
 Ne que je, à leur refus, aida de la mémoire.
 Te l'aura bien, sans ena, arracher la mémoire.

Le genre de l'écriture est une
 l'écriture de l'écriture, de l'écriture
 l'écriture de l'écriture, de l'écriture

BIB. DE
 LAVAL

116 77
 J'ai eu que je n'avois un nouveau d'adieu,
 Qu'on n'en eût pas de plus que les Dieux lui-même,
 Mais puisqu'enfin la nuit niche dans nos destins,
 Au rayon du bonheur, le plus sombre (Ragotins,
 Ne vous offends pas si l'éclair de vos armes
 Méritant tant de biens, me l'ôte quelques larmes,
 Et si mon cœur, voyant la porte qu'il a faite,
 Entend la voix du sang, aurai-je pas bien fait.
 J'en aurai plus le regret sur un grand jour prochain,
 Sans un moment de repos qui me trouble en songeant,
 Unanimes nous m'en, le j'avois chanceler
 Ce trône où votre amour s'élève à m'installer.
 Sachez de moi les sentiments, Achotie.
 D'un grand peuple, signeur, l'affluence soudaine
 Par des vœux redoublés demande à voir la Reine,
 Et son impatience, de septainde aux Dieux
 De voir trop différer un bien si précieux. **B. B. du**
 Mais refusons plus le bonheur qu'il est de **LAVAL**
 D'incertitude, allons, par là, commencent votre Empire.
 Fasse la justice, j'ai promis à mes desirs
 Que ces Empereurs de voir souffrir vos soupçons,
 Et ne laissent plus voir à celui-ci en l'âme
 Que l'amour qui, par elle, a captivé mon âme.
 Cependant, qu'à l'heur, ma suite et votre amour
 Préparons pour demain, la pompe d'un beau jour
 Où l'une et l'autre d'un à nous plaindre occupée
 Couronne l'Empereur en apaisant Rome
 Met à l'une un trône, à l'autre de sa suite,
 Le jour à tous le deus du respect immortel.

fin

à l'ame d'Alexandre de Laval